

La statue mutilée

Autor(en): **Williams, Tennessee [i.e. Tennessee]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **35 (1967)**

Heft 7

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-567698>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LA STATUE MUTILÉE

par Tennessee Williams

Pendant l'hiver 1939, à la Nouvelle-Orléans, on pouvait voir un trio de jeunes garçons qui se tenaient généralement au coin de Canal Street, l'artère principale de la ville, et de l'une de ces petites rues qui pénètrent dans le vieux quartier. Deux d'entre eux, qui avaient peut-être dix-sept ans, n'avaient rien de très remarquable; mais le troisième, qui était plus âgé, on ne pouvait l'oublier.

Il s'appelait Oliver Winemiller, et, avant de perdre un bras, il avait été champion de boxe, catégorie mi-lourds pour la flotte du Pacifique. Maintenant, il ressemblait à la statue brisée d'un Apollon: il avait la froideur et l'impassibilité d'une figure de pierre.

Alors que ses deux jeunes amis s'agitaient comme des moineaux, allant d'un bar à l'autre, déambulant à travers les rues à la recherche d'une bonne fortune, Oliver demeurait immobile au coin de la rue, attendant qu'on l'aborde. Jamais il n'adressait le premier ni la parole ni un regard à qui que ce soit. Il semblait regarder par-dessus la tête des passants, sans dédain ni amertume, mais avec une indifférence naturelle, traduisant un total manque d'intérêt pour les gens et les choses. Il ne prêtait pas même attention au temps qu'il faisait. Lorsqu'il tombait sur la ville une pluie froide que le vent poussait du golfe, ses deux copains grelottants s'affublaient de manteaux minables, beaucoup trop grands pour eux. Lui, restait dans son maillot de coton et son pantalon de toile, devenu presque blanc à force d'être lavé, et qui lui moulait le corps comme les draps de pierre d'une statue.

Voici le genre de conversation qu'on pouvait entendre alors à ce coin de rue:

- Tu n'as pas peur d'attraper froid, mon gars?
- Non, je n'attrape jamais froid.
- Il y a un commencement à tout.
- C'est vrai, ça.
- Tu devrais venir te réchauffer quelque part.
- Où ça?
- Viens chez moi.
- Où est-ce que vous habitez?
- A quelques rues, dans le vieux quartier. Prenons un taxi.
- On va à pied. Vous me donnerez l'argent du taxi.

Il y avait juste deux ans qu'Olivier se trouvait ainsi estropié. L'accident était arrivé dans le port de San Diego: à près de cent à l'heure, dans une voiture de location, avec une bande de matelots, ils étaient entrés dans le mur d'un passage souterrain. Deux des marins avaient été tués sur le coup; un autre, la colonne vertébrale brisée, finissait ses jours sur une chaise roulante. C'est Oliver qui s'en était le mieux tiré, avec juste un bras en moins. Il avait dix-huit ans alors, et son expérience de la vie était très limitée. Il était né dans les champs de coton de l'Arkansas, et il n'avait jamais appris qu'à travailler dur sous le soleil. Il n'avait connu que les aventures que peuvent connaître les garçons de ferme le samedi soir. Il avait essayé de fréquenter les filles, et cela l'avait conduit d'un seul coup à une liaison brutale et irréfléchie avec une femme mariée pour qui il avait transporté du bois. Ce fut la première femme qui le rendit conscient des sensations extraordinaires qu'il était capable d'éprouver — et c'est pour rompre avec elle qu'il s'engagea dans la marine, dans une base navale du Texas. Pendant sa période d'entraînement; on le fit boxer et il était encore un «bleu», qu'on le considérait déjà comme un prétendant sérieux pour le championnat. La vie était belle et sans problème. Tout ce qui l'intéressait, c'était la chair et ses plaisirs. Mais un jour, il perdit un bras; c'en fut fini de sa carrière d'athlète, de sa vie de jeune homme grandi au sein d'un monde physique pour lequel il était pleinement doué.

Oliver n'aurait pu exprimer par des mots le changement qui s'était produit en lui avec cette mutilation. Il savait qu'il avait perdu son bras droit, mais il n'était pas conscient d'avoir été diminué dans son être même. Il s'était opéré, dans les profondeurs de sa pensée, une transformation obscure et radicale, et en moins de temps qu'il n'en fallut à son moignon pour se cicatriser. Jamais il ne se dit: «Je suis fichu.» Il ne disait rien, il s'efforçait de ne pas penser, mais à peine eut-il quitté l'hôpital qu'il rechercha tous les moyens de se détruire lui-même.

Il commença par rouler à travers tout le pays, et vint d'abord à New York. C'est là qu'il apprit les tours où il devait passer maître. Il avait rencontré un autre jeune vagabond qui lui révéla comment tirer avantage de ses atouts personnels. En moins d'une semaine, le jeune manchot n'ignorait plus rien des moeurs ni du style de ce petit monde grouillant autour de Times Square, des bars de Broadway et des promenades du Parc, et l'on peut même dire qu'il ne se laissa guère impressionner par son étrangeté. La perte de son bras lui avait comme émoussé les sens. On l'avait amputé en tout cas du sentiment de la plus saine convenance, celui qui l'avait fait fuir lorsque cette femme déjà mûre l'avait poussé à des actes contraires à la nature. Maintenant il ne ressentait plus rien de si honteux qu'il ne pût simplement laver avec de l'eau et du savon.

A la fin de l'été, il émigra vers le Sud. Il demeura quelque temps à Miami, et là, tout lui réussit. Il avait fait la connaissance de riches sportsmen, et il passait de l'un à l'autre. Il avait beau dépenser tant et plus pour ses vêtements et ses distractions, il avait toujours de l'argent plein les poches. Une nuit, sur le yacht d'un agent de change, dans le port de Palm Beach, complètement ivre il se mit à frapper sur la tête de cet homme avec un presse-papier de cuivre, sans qu'il eût jamais bien pu com-

prendre pourquoi: au huitième coup, il lui fendit le crâne. Il regagna la rive à la nage, ramassa ses affaires et s'enfuit. Ce fut la fin de la période la plus prospère de sa vie. Il se réfugia dans des régions moins en vue, se dissimulant parmi des gens de sa sorte, dans les grandes villes où sa présence pouvait être moins remarquée.

Un soir, durant cet hiver qu'il passa à La Nouvelle-Orléans, un peu après le mardi gras et alors qu'il pensait déjà à remonter vers le Nord, Oliver fut arrêté par un inspecteur en civil et conduit au poste, non pas seulement pour «vagabondage spécial», mais parce qu'on voulait l'interroger au sujet d'un meurtre d'un important agent de change commis dans le port de Palm Beach. Il avoua tout en moins d'un quart d'heure.

Il n'avait pas fait le moindre effort pour esquiver les questions: un demi-verre de whisky avait suffi à lui délier la langue et il fit aux policiers un récit coloré de la soirée passée à bord du yacht. On leur avait donné, à lui et à une prostituée, cent dollars chacun pour une séance de ce qu'on appelle là-bas le «cinéma bleu». Cela consiste à tourner, entre amis, un film érotique, à deux ou plusieurs personnages, d'après un vague scénario, généralement très cru. Oliver et la fille s'étaient d'abord enivrés et déshabillés devant la caméra et les invités, puis ils avaient fait ce qu'un homme et une femme font généralement dans cette situation, entre quatre murs et derrière une porte fermée. Mais le film ne fut pas terminé: à son propre étonnement, Oliver se rebiffa soudain; il s'en prit d'abord à la fille, qu'il roua de coups, puis il renversa la caméra et s'enfuit sur le pont du bateau. Il se connaissait assez pour savoir que s'il demeurait à bord, il pourrait bien se montrer plus violent encore. Mais quand les invités, finalement, eurent rejoint le port dans une chaloupe, Oliver se laissa amadouer par son hôte, qui lui donna encore de l'argent et lui en promit davantage.

— J'ai tout de suite pensé qu'il regretterait de rester seul avec moi, dit Oliver dans sa déposition à la police.

Et c'est sur cet aveu que le procureur put établir la préméditation dans le meurtre.

Au cours de son procès, il eut tout contre lui. Son témoignage fut sans effet devant celui des autres témoins, tous gens honorables qui jurèrent qu'il ne s'était rien passé de suspect cette nuit-là sur le yacht. Personne n'avait le moindre souvenir de cette séance de «cinéma bleu» dont il parlait, ni de la prostituée qui serait venue à bord. En revanche, le fait d'avoir pris le portefeuille de sa victime et d'avoir enlevé de son doigt une bague précieuse, accablait le jeune homme et le vouait à la chaise électrique.

L'arrestation du meurtrier fut annoncée en gros titre dans tous les journaux. La photographie du jeune manchot s'étalait en première page; elle ne manqua pas de frapper ceux qui l'avaient connu, partout où il avait passé au cours de ses voyages. Il n'était pas de ceux qu'on oublie si facilement. Ce jeune boxeur blond, mutilé d'un bras, avait laissé dans les esprits comme une traînée d'images éclatantes; il avait été l'astre autour duquel gravitent tous les désirs. Maintenant, il était au fond d'une prison: c'était la chute. Et, dans un sens, cette déchéance le rapprochait de ses adorateurs. Il ne s'en irait plus toujours plus loin, sur les grandes routes: il était coincé là, n'attendant que la mort.

On commençait à lui écrire. Chaque matin, entre les barreaux de sa cellule, le gardien glissait plus de lettres. Elles étaient généralement signées de noms fantaisistes, mais si l'on demandait une réponse, l'adresse renvoyait à l'une de ces grandes villes où le nom d'Oliver avait été fameux. Elles étaient écrites sur du papier fin et blanc, quelques-unes étaient légèrement parfumées, quelques-unes renfermaient des billets de banque. Les messages y étaient tous à peu près semblables: tous y relataient l'étonnement devant le coup du sort qui frappait Oliver. On ne pouvait pas y croire. C'était un mauvais rêve. On faisait allusion aux nuits passées ensemble, à ces quelques heures parfois que chacun jugeait les plus riches de son existence entière. C'est qu'Oliver avait quelque chose en lui — c'est ce qu'on lui écrivait —, un charme, qui n'était pas seulement physique et qui hantait les esprits pour toujours.

C'était une allusion à ce charme de défaite qui auréolait Oliver et qui agissait comme un calmant sur les nerfs enflammés de ceux qui se consumaient dans l'activité. On trouve rarement ce charme uni au charme physique et cette rare combinaison faisait d'Oliver un être qu'on n'oubliait pas. Et parce qu'il était maintenant voué à la mort, il acquérait aux yeux de ses correspondants le charme mystérieux et invisible du prêtre qui vous écoute en confession dans le noir. Toutes les retenues de la conscience s'évanouissaient comme des digues emportées par les flots et l'on se délectait aux joies obscures du *mea culpa*. On déversait sur le papier toute la litanie de ses peines. Pour certains, Oliver devenait comme une sorte de Christ en croix qui avait pris sur lui tous les péchés du monde pour les laver dans son sang et les purifier par sa passion. Ce genre de lettres exaspérait le jeune homme enrhumé. Il posait le pied dessus et les déchirait de sa main valide; il en jetait les morceaux dans son seau de toilette.

Le mécanisme cruel des lois laissait à Oliver plusieurs mois d'attente, avant l'exécution de la sentence — et c'étaient les mois d'été! Dans le petit cube étouffant de sa cellule, il n'avait pas grand-chose à faire en attendant la mort. Mais l'imminence de la mort pouvait modifier encore l'esprit malléable du jeune homme: les lettres furent l'instrument de cette modification.

Pendant les premières semaines de son séjour à la maison de la mort, il restait assis sur sa chaise pliante, ou bien il s'allongeait sur son lit, et sa vie n'était pas tellement différente qu'à l'époque où il s'appuyait contre un mur de brique, à ce coin de rue de La Nouvelle-Orléans, avec son blue-jean délavé et son maillot de coton, attendant qu'un passant vienne lui demander du feu ou quelle heure il était. On lui avait donné, pour l'aider à passer le temps, un jeu de cartes poisseuses et des magazines illustrés. A chaque extrémité du couloir, il y avait un poste de radio. Mais Oliver se sentait déjà loin de la vie qui s'exprimait bruyamment par les haut-parleurs, plus loin encore de celle qui s'étalait dans les images criantes de clowns ou de cow-boys, aux grossières couleurs de l'enfance. Tout cela passait à travers lui sans l'atteindre: seules les lettres agissaient sur lui.

Le temps passant, il ne se contenta plus de les lire. Il les remettait dans leurs enveloppes, il en faisait des paquets qu'il nouait avec des

élastiques et rangeait sur son étagère. Une nuit, sans y penser, il les prit sur l'étagère et les mit sous son oreiller. Il s'endormit, la main posée sur le paquet de lettres.

Quelques semaines avant l'heure de son exécution, Oliver entreprit de répondre à ceux qui le suppliaient de leur envoyer un mot. Il écrivait avec un crayon à mine douce et, dans sa maladresse, il appuyait si fort que le crayon se trouva vite réduit à une sorte de trognon. Les lettres partaient dans des enveloppes timbrées par le gouvernement, vers toutes les villes qu'il avait autrefois hantées.

Comme il n'avait pas de famille, c'était la première fois qu'il écrivait des lettres. Il le fit d'abord avec une raideur laborieuse; les phrases les plus simples lui nouaient les muscles de son bras vigoureux, mais, à force d'écrire, il acquit en peu de temps une étonnante facilité. Bientôt ses phrases gagnèrent en importance, se développèrent et fleurirent d'images, résonnèrent de l'accent fruste et éloquent du Sud, s'émaillèrent des idiomes salés du milieu. Il mettait dans ses lettres la chaleur des conversations après boire qu'il avait connues autrefois, il écrivait ces chansons de gestes auxquelles les Américains se laissent aller parfois dans les bars et les chambres d'hôtels. Il employait même les expressions et les signes de ponctuation des «comics», ces gros «HA! HA!» dessinés, avec leurs étoiles. C'était un grand réconfort pour lui que de les gribouiller sur le papier: il sentait en lui la même exaltation, la même intensité. Souvent, il ajoutait même une grossière illustration au dessin de la chaise sur laquelle il était condamné à s'asseoir.

Voici à peu près ce qu'il disait dans ses lettres:

«Oui, je me souviens très bien de vous. Je vous ai rencontré dans le Parc, derrière la bibliothèque — ou bien est-ce que c'était dans les W. C. de la gare d'autobus? J'ai rencontré tant de gens que je confonds. Pourtant je me souviens bien de vous. Vous m'avez demandé l'heure ou du feu, on a commencé à parler et on est tout de suite allé boire un verre chez nous. Comment est-ce à Chicago, maintenant que c'est l'été de nouveau? J'aimerais bien sentir un peu le vent frais du lac — ou m'envoyer un petit coup de cognac cinq étoiles, comme ce jour-là avec vous. Je peux vous dire qu'on m'a mis au frais, comme vous le savez — et pourtant il fait rudement chaud, au frais! Ah! Ah! Mais une chose est sûre, c'est que je vais avoir encore bien plus chaud bientôt, avant d'être tout à fait froid! Vous voyez ce que je veux dire? Je veux parler de cette chaise qui attend que je m'asseye dessus. C'est pour le 10 août! Je vous invite, mais on ne vous laissera pas entrer; c'est un milieu très fermé. J'imagine que vous aimeriez savoir si j'ai peur. Oui, j'ai peur. Ça ne me dit rien de bon. J'étais boxeur avant de perdre mon bras, mais après je ne peux vous expliquer ce qui s'est passé. J'étais complètement dégoûté de tout. Je me fichais de tout ce qui pouvait m'arriver. Je veux dire que j'avais perdu tout respect de moi-même.

«Je suis allé partout dans le pays, sans autre idée que de changer toujours d'endroit. J'ai racolé des étrangers dans toutes les villes où j'ai passé. Pour moi, cela signifiait seulement de l'argent, un endroit pour dormir, de quoi boire et de quoi manger. Je n'ai jamais pensé que,

pour eux, ça pouvait avoir un autre sens. Maintenant, toutes ces lettres, comme la vôtre, me le prouvent. J'ai compté énormément pour des centaines de gens dont les visages et les noms me sont sortis de la tête dès que je les ai quittés. J'ai comme l'impression d'avoir laissé des dettes. Je ne parle pas d'argent, mais de sentiments. Quelquefois, je me suis mal conduit. Parti sans même dire au revoir, malgré tout ce qu'ils avaient fait pour moi. Et j'ai même pris des choses qu'on ne m'avait pas données. Je ne peux pas imaginer qu'ils puissent me pardonner. Si je l'avais su, alors, quand j'étais dehors, qu'on pouvait trouver de vrais sentiments, même chez des inconnus, chez les gens que je trouvais pour me faire vivre, j' imagine que j'aurais compris que ça valait le coup de vivre. De toute façon, la situation est maintenant sans espoir. Tout sera fini pour moi dans très peu de temps. Ah! Ah!

«Vous ne saviez sans doute pas que j'étais un artiste, en même temps qu'un champion de boxe, manchot. Je vais donc vous envoyer un merveilleux dessin!»

Il passait maintenant tout son temps à écrire des lettres et, comme une pierre s'échauffe au milieu du charbon, son esprit s'échauffait de jour en jour et acquérait le sens d'une certaine solidarité humaine. Ce changement qui s'opérait en lui, s'il était survenu avant la chute finale, aurait pu le sauver.

Pour ce garçon qui, en perdant un bras, avait vu se briser ses rêves de boxeur, ç'aurait pu être une raison personnelle de vivre.

Sans raison de vivre, une personnalité vit comme en état de siège et brise les murailles. Oliver avait grandi dans une île froide et coupée du monde, sur les ruines de sa carrière de champion mutilé. Il n'y trouvait rien qui pût le pousser à lutter pour survivre.

Maintenant, quelque chose s'éveillait.

Mais cet éveil à la vie était presque cruel: il arrivait trop tard. Oliver avait perdu son indifférence alors même qu'il en aurait eu besoin pour attendre plus facilement la mort. Et le temps passait si vite! Dans la cellule toujours close, le temps qui restait entre lui et la mort se raccourcissait chaque jour, comme s'usait la mine douce de son crayon, si petit maintenant qu'il ne pouvait presque plus le tenir.

Mais, comme il était encore vivant!

Avant son emprisonnement, il avait pensé que son corps tronqué n'était plus utilisable que comme instrument de débauche.

«Pauvre mal foutu!» se disait-il en grognant. Les passions qui agitaient les autres hommes étaient pour lui incompréhensibles et le dégoûtaient. Mais maintenant, devant cet afflux de lettres que lui envoyaient ces hommes qu'il avait oubliés et qui ne pouvaient pas vivre sans penser à lui, il sentait se réveiller son intérêt pour lui-même. Des sensations onanistes commençaient à fleurir dans son corps et, répondant à ses caresses, un plaisir amer lui remuait le ventre. Etendu tout nu sur son petit lit, dans la chaleur accablante de l'été du Sud, il se donnait du plaisir sans joie, explorant de sa seule main valide toutes les régions sensibles de

son corps que les mains d'autres hommes, les mains de centaines d'inconnus, avaient parcouru avec une faim qu'il commençait seulement à comprendre. Trop tard, cette résurrection! Il aurait mieux valu que tous ces arc-en-ciel de la chair fussent restés à San Diego avec son bras coupé!

Au début de son emprisonnement, Oliver ne s'était pas soucié de l'exiguïté de sa cellule. Il était content, alors, de rester assis sur le coin de son lit, ne se déplaçant vraiment que pour les nécessités physiques. C'avait été une période reconfortante. Mais c'était fini maintenant. Chaque matin, il avait l'impression de se réveiller dans un espace qui avait mystérieusement rétréci pendant son sommeil.

Il devint agité, et son agitation tourna à la panique.

Il ne pouvait plus rester en place. Ses pas lourds résonnaient jusqu'au bout du corridor, comme ceux d'un gorille: il marchait pieds nus, d'un pas rapide, à longues enjambées, tournant et tournant en rond dans sa cage. Il se parlait à lui-même d'une voix sourde et monotone, dont le ton s'élevait à mesure que les jours passaient, couvrant presque les bruits et les voix de la radio du poste de garde. Au début, il se taisait quand on le lui ordonnait, puis son affolement le rendit sourd aux injonctions des gardes. Il fallut qu'ils le menacent. Alors il s'agrippait aux barreaux de la porte et il leur criait des insultes plus violentes que les leurs. Le comportement du condamné enlevait à ces hommes durs le peu d'humanité qu'ils auraient pu lui témoigner avant sa mort. A la fin, trois jours avant l'exécution, on le punit d'une de ses comédies, en l'inondant avec l'extincteur. Le jet le renversa par terre, à demi étouffé. Il resta là, sanglotant, jurant, le cerveau traversé par de vertigineuses spirales de cauchemars.

Dans ces moments, il lui était tout à fait impossible d'écrire des lettres, mais, lorsqu'il était plus calme, il dessinait sur son bloc des dessins sauvages: il reproduisait les plus violents symboles des «comics», les grands «HA!HA!» surtout, avec leur ponctuation criante. Les derniers jours, on mit des calmants dans sa nourriture, mais les drogues brûlaient dans les fourneaux de ses nerfs, et le peu de sommeil qu'elles lui donnaient le plongeait dans des cauchemars pires.

(à suivre)



Dessin: kst